



Dimanche 29 janvier 2017

Matthieu 14/22-33

Romain SCHILDKNECHT

Bischwiller

(traduction personnelle)

22. Jésus poussa (contraint) les disciples à monter dans une barque, et à le précéder sur la rive opposée tandis que lui congédierait la foule.

Jésus, qui était à la recherche d'un endroit calme, se retrouve face à une foule dont les organisateurs ont estimé le nombre à 5000 hommes (il n'y avait là aucun soldat romain pour avancer un chiffre moindre, le rassemblement était certainement illégal). Après avoir guéri des malades (on peut se demander ce qu'en aurait pensé l'ordre des médecins et si Jésus n'aurait pas risqué d'être poursuivi pour pratique illégale de la médecine), Jésus se proposa d'ouvrir un restaurant pour nourrir tout ce beau monde. Il le fit avec seulement cinq pains et deux poissons (on ajoutera à la liste des reproches que l'on aurait pu faire à Jésus dans notre monde moderne : concurrence illégale et pratique de la magie noire. On ne parle même pas de tout ce qu'auraient pu lister les autorités sanitaires.)

Beaucoup plus sérieusement, on pourra se demander pourquoi Jésus presse autant les disciples à le précéder sur l'autre rive. Ces derniers étaient-ils réticents à laisser Jésus tout seul ? Se souviennent-ils de la mésaventure à Nazareth (Luc 4/16-30) ? Certains de ses disciples se sont-ils juré de ne plus jamais remonter en barque après s'être retrouvés en plein milieu d'une tempête que Jésus a pourtant apaisée (Mat 8/23-27) ? Certains étant des pécheurs, on peut se demander si ces derniers n'ont pas senti le vent se lever. Mais peut-être faut-il tout simplement tenir compte de l'état de fatigue de Jésus et de ses disciples. Ils étaient venus ici dans l'espoir de se reposer et ont malgré tout dû s'occuper de 5000 personnes. On peut comprendre qu'ils n'avaient plus très envie de reprendre la route. Pourquoi ne pas simplement renvoyer la foule et se reposer là ? Et au fait, comment Jésus allait-il les rejoindre ensuite ?

On se souviendra que la mer de Galilée a une superficie de 166 km² avec une longueur maximale de 21km et une largeur maximale de 13 km.

23. Ayant congédié la foule, il monta sur la montagne pour prier à l'écart ; le soir étant venu, il demeura seul.

Jésus en revient à son intention première (v13). Il était venu pour prier, le voilà enfin seul pour cela. Cela nous dit une chose sur la prière : si elle est importante, elle n'est pas prioritaire sur le service que l'on doit à son prochain.

« En arrivant sur place Jésus aurait pu dire : attendez là, il faut d'abord que j'aie prié. » Mais non ! En arrivant sur place, Jésus fut rempli de compassion (v.14) et s'acquitta d'abord de sa tâche. Une fois celle-ci accomplie, il se retira pour prier. Prier et « être au service de » (diaconie) vont donc de pair. Et pour plagier l'Écclésiaste : il y a un temps pour servir et un temps pour prier. Il ne faut négliger ni l'un ni l'autre.

À la lumière de cette remarque, on est en droit de procéder à une introspection de sa pratique de foi.

24. La barque se trouvait au milieu de la mer et était battue (torturée) par les vagues, car le vent était contraire.

Pauvres disciples, que sont-ils venus faire dans cette galère ? Eux qui n'avaient nulle envie d'aller sur l'autre rive, les voilà en train de se battre contre le vent et la mer.

On sera attentif aux mots employés par l'auteur : le verbe *basanidzô* (βασανίζω) est généralement employé pour désigner le fait d'être torturé : ce peut-être une torture morale, une maladie qui vous fait souffrir, ou encore de la torture volontaire (le mot *basanistès* - βασανιστής - désigne le bourreau, le tortionnaire).

On pourrait donc faire une lecture psychanalytique de ce texte.

On notera par exemple le fait que Jésus les envoie sur la rive opposée (v.22) et que les disciples luttent contre un vent contraire (v.24). Sans vouloir faire de la psychologie à deux sous, on peut se demander à quel moment on se sent poussé dans un sens contraire qui nous fait lutter contre le vent. Cette lutte, qui nous oblige à traverser nos angoisses, à affronter nos propres démons, est pourtant salutaire. C'est ce que les disciples vont expérimenter sur cette mer.

On peut aussi évoquer la torture que peuvent éprouver des gens très malades, ou qui sont en pleine dépression. Ne se sent-on pas alors

comme ces disciples en plein milieu de la mer, devant lutter contre un vent contraire et des houles ?

J'ignore si quelqu'un comme Mary Balmary a fait une lecture psychanalytique de ce texte, mais il serait intéressant d'aller voir de ce côté-ci.

25. À la quatrième veille de la nuit...

La veille dont il est question ici n'est pas celle d'une veillée paisible passée près du feu à pousser la chansonnette. Il s'agit ici d'une véritable tension qu'il faut garder sans faiblir : celui du soldat qui guette l'ennemi du haut de sa tour, celui du gardien qui surveille de près son prisonnier. Habituellement, la nuit se compose de quatre veilles de trois heures chacune. Ce que l'auteur veut souligner ici, c'est que les disciples ont eu à lutter toute la nuit. Déjà fatigué au départ, on peut comprendre dans quel état extrême ils devaient se trouver ; un état à voir des fantômes...

... *Jésus vint à leur rencontre en se promenant sur l'eau.*

* Une note d'humour : deux touristes arrivent au bord au lac de Tibériade aussi appelé mer de Galilée ; ils ont très envie d'en faire la traverser en barque. Apercevant des pêcheurs, ils s'approchent de ceux-ci pour se renseigner.

- Pas de problème, dit l'un des pêcheurs, cela fera 500 \$
- 500 \$, s'écrie l'un deux, mais c'est super cher !!
- Attention, réplique l'un des pêcheurs, ce n'est pas n'importe quel lac. C'est le lac sur lequel Jésus a marché !
- Tu m'étonnes, s'esclaffe l'un des touristes, qu'à ce prix-là, il a préféré y aller à pied !

* Encore une opposition. Là où les disciples galèrent, Jésus se balade tranquillement sur l'eau.

On pourrait penser à un passage du « Seigneur des anneaux » (uniquement dans le livre, on ne trouvera pas ce passage dans le film). Lors de leur fuite de Fontcombe, les Hobbits se retrouvent en pleine galère, enchevêtrés dans des racines d'arbres qui leur font subir une véritable torture. Survient soudainement un personnage énigmatique : Tom Bombadil. Celui-ci se baladait gaiement dans cette forêt étrange. Apercevant les pauvres Hobbits en prise avec ces arbres capricieux, il ordonne aux arbres de lâcher prise et de les libérer sur le champ. Les arbres s'exécutent (on pensera évidemment en parallèle au récit de la tempête apaisée).

Tom Bombadil est dans le livre, le seul personnage sur lequel l'anneau de pouvoir de Sauron n'a aucune prise, tout comme les vents contraires de ce passage n'ont aucune prise sur Jésus. Mais Tom Bombadil est dans le récit de Tolkien, de toute évidence, la figure de Dieu (Gandalf étant la figure du Christ).

* Jésus se montre ainsi comme celui capable de nous rejoindre au plus profond de nos tourments. S'il est maître de la nature, il est aussi celui sur qui nos démons intérieurs n'ont aucun pouvoir. Il est ainsi notre salut (Psaume 121 : *je lève les yeux vers les montagnes ; d'où me viendra le secours ? Le secours me vient de Dieu qui a fait la terre et les cieux*).

v.26. Les disciples, le voyant se promener sur les eaux, furent tout retournés (bouleversés, troublés, agités) et dirent : c'est un fantôme (ou un spectre) ! Et dans leur frayeur, ils poussèrent des cris.

Décidément, rien ne sera épargné à ces pauvres disciples. On peut comprendre l'état de choc dans lequel ils se trouvent. On ne le serait moins.

Sur le verbe ταρασσω, employé pour décrire l'état psychique dans lequel les disciples se trouvent et que l'on traduit habituellement par troubler ou bouleverser, on pourrait préférer ceux de terrasser ou d'aterrer qui me semblent plus appropriés ici. De plus, à défaut d'avoir un lien étymologique, il y a une similitude phonétique.

On pourrait aussi s'amuser sur le rapport fantôme/fantasma (Φάντασμα). Quels sont donc les fantasmes qui pourraient bien s'exprimer ici ?

v. 27. Aussitôt Jésus leur parla, disant : Courage ! C'est moi ; n'ayez pas peur !

Cette injonction peut être prise dans plusieurs sens :

- celui de faire preuve d'un peu plus de courage : comment ça, après tout ce que vous avez vu – la tempête apaisée, la multiplication du pain et du poisson, les guérisons... et. - vous pensez encore que je pourrais vous abandonner ?
- Courage ! je sais bien que vous êtes à bout, que vous n'en pouvez plus, que vous êtes désespérés, mais me voici. Reprenez espoir !

L'injonction de Jésus sonne presque comme une leçon donnée : le verbe λαλέω employé ici pouvant aussi signifier prêcher.

v.28-31 Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur les eaux. Et Jésus dit : Viens. Et descendant de la barque, Pierre marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais voyant le fort vent, il prit peur et se mit à s'enfoncer dans la mer. Il s'écria : Seigneur sauve-moi. Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : (Homme) de peu de foi, pourquoi doutes-tu ?

Pierre rejoint son fantôme/fantasme. Bien mal lui en prit. Ça n'aura pas duré longtemps qu'il se mit à sombrer. Pourquoi doutes-tu, lui demande Jésus ? Qu'on ne lui jette pas la première pierre, d'autres que lui auraient douté bien plus tôt.



Icone de la foi – Monastère de Bose

Ce passage nous dit en effet quelque chose de la foi.

* La foi s'attache à une ombre, un fantôme : celui du Christ mort et ressuscité. Comme les disciples dans la barque, l'on perçoit au niveau spirituel quelque chose qui s'avance vers nous à travers un océan de peur, de souffrance et d'angoisse qui peut nous submerger. Qui est-il et que nous veut-il ? Dans notre quête du sens, dans la méditation et la prière, il nous dit « Courage, c'est moi, n'aie pas peur » Nous l'identifions comme le Christ sauveur et dans un élan d'espoir nous lui demandons de nous rapprocher de lui. Mais nos peurs sont si fortes qu'on peut douter d'y arriver et que l'on s'enfonce. Mais le Christ nous tend la main pour nous aider à en sortir.

* Le doute fait partie de la foi, mais prenons garde que le doute ne nous fasse pas sombrer. Le doute doit seulement nous maintenir éveiller pour guetter et espérer celui qui vient.

À l'arrière de l'icône, l'auteur a pris soin de mettre le psaume 118/6 en parallèle à Matthieu :

Le Seigneur est avec moi, je ne crains rien. Que pourraient me faire les hommes ?

Cette injonction veut nous rappeler qu'avec Christ, nous n'avons, en effet, rien à craindre. Car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Avec Christ, nous avons la certitude que rien ne peut plus nous séparer de l'amour de Dieu (Romains 8/31 et 38)

Sur cette icône, Jésus est vêtu de rouge et de bleu. Rouge pour la terre, bleu pour le ciel. Ses vêtements nous rappellent ainsi la double nature du Christ, à la fois Dieu et homme. Le regard de Pierre est dirigé vers le Christ, mais celui du Christ est dirigé vers celui qui regarde l'icône. Une façon de nous inclure dans la dramaturgie qui se joue ici. Le Christ est sauveur de tous ceux qui se tournent vers lui.

v. 32-33 : Et ils montèrent dans la barque et le vent cessa. Ceux qui étaient dans la barque vinrent se prosterner devant lui en disant : Tu es vraiment le fils de Dieu.

Comme dans le récit dit de la tempête apaisée, le vent cessa face à la présence du Christ. Mais si à la fin de récit, les disciples se demandent encore « quel est celui-ci à qui obéissent même les vents et la mer ? », ici l'expérience provoque une confession de foi : « tu es vraiment le fils de Dieu. »

Après avoir vécu autant de choses au côté de Jésus, le doute n'est plus permis pour les disciples.